

HENRI CALET



les grandes largeurs

L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard*, 1951.

Extrait de la publication

Henri Calet est né à Paris, le 3 mars 1904, d'un père parisien et d'une mère flamande. Il passa une partie de son adolescence en Belgique occupée. Études secondaires. Après ses études, il exerça divers petits métiers : clerc d'huissier, employé, etc. Il fut aussi correcteur d'imprimerie.

Séduit par les voyages, il parcourut plusieurs pays, séjournant dans certains pour y enseigner le français. Mais c'est surtout Paris qui l'a toujours attiré, en particulier le Paris populaire, qu'il a souvent décrit, notamment dans *Le tout sur le tout*.

Il fit ses débuts dans une petite revue : *Avant-poste*, puis, au cours d'un voyage aux Açores, il commença d'écrire son premier roman : *La belle lurette*, que Jean Paulhan lut et fit recevoir aux Éditions Gallimard en 1935.

Cet ouvrage fut suivi du *Mérimos* en 1937 et de *Fièvre des polders* en 1940.

Fait prisonnier en juin 1940, il s'évade après sept mois de captivité : de ses souvenirs, il tira *Le bouquet*, qui ne parut qu'en 1945. Durant cinq ans, négligeant quelque peu la littérature au bénéfice de l'industrie, il exerça la profession de statisticien, puis devint directeur d'une usine de céramique électrotechnique.

Il rentra dans sa ville en 1944 et commença une carrière de journaliste (un journalisme d'ailleurs assez particulier) à *Combat* et dans d'autres journaux et périodiques. Il collabora aussi à la radio et à la télévision.

Henri Calet a, en outre, publié : *Les murs de Fresnes, Trente à quarante, Rêver à la Suisse, L'Italie à la paresseuse, Monsieur Paul, Les grandes largeurs, Un grand voyage, Peau d'ours*, ouvrage posthume et inachevé.

Henri Calet, comme par un clin d'œil du destin à celui qui aimait peindre le petit peuple, ses peines et ses fêtes, est mort un 14 Juillet, en 1956.

I

J'en fais volontiers l'aveu : j'ai toujours été attiré par les quartiers riches. Parfois, quand l'envie est très forte, je me décide à y aller. Il me faut alors faire la traversée de Paris en autobus, du XIV^e au XVII^e, du sud à l'ouest. Et je ne sais rien qui me donne un plaisir plus complet ni plus sûr que ces équipées.

C'est d'ailleurs autant de gagné sur notre apocalypse en chambre.

Le « 28 » s'arrête au coin de l'avenue du Maine et de la rue Mouton-Duvernet (une partie de cette rue se dénomme depuis peu : Ripoché, en souvenir d'un homme décapité à Dusseldorf, en 1944). Les bureaux de la perception, aux fenêtres grillées comme celles d'une prison, se trouvent en face. Ce qui me rappelle que j'ai reçu dernièrement un commandement par huissier dans quoi il est signifié, entre autres choses, que « faute par lui d'effectuer ledit paiement, il y sera contraint par la saisie et vente de ses meubles et récoltes ». « Lui », c'est moi. Il est à craindre que le percepteur n'aille au-devant d'une première déception en ce qui concerne mes meubles. C'est pour lui en épargner une seconde, plus vive, que je tiens à déclarer tout de suite, et publiquement, que je n'ai

de récoltes ni sur pied ni dans mes greniers. Mais ne parlons plus de cela, aujourd'hui.

A ce carrefour, en été, il y a souvent un concours d'enfants autour du « Train bleu » qui s'est installé à la place même où, les années précédentes, nous n'avions qu'un simple manège de lapins et de chevaux de bois manœuvré à bras par un vieillard déjà oublié.

C'est un petit train composé d'une locomotive et de deux wagons : la « Flèche d'or » et le « Pullman-express », qui tourne en rond. Mais tous les trains ne tournent-ils pas en rond ? Ne se retrouve-t-on pas, tôt ou tard, à son lieu de départ ?

Au coup de cloche, le convoi démarre, après que la patronne a poussé de l'épaule la voiture de queue. Les parents font des signes d'adieu et des sourires. Bien que ce ne soit pas encore une vraie séparation, c'est pourtant un peu triste. Le circuit coûtait dix francs l'an dernier ; il coûte quinze francs à présent ; il coûtera vingt francs l'an prochain.

L'autre jour, un garçon, légèrement enivré de vitesse, a crié :

— En Amérique !

On a tous voulu partir, étant petits... J'y suis allé, en Amérique. Ah ! j'ai été un grand voyageur avant que de m'établir au Petit-Montrouge. J'en ai parcouru des kilomètres de terre et de mer. Quelle vie j'ai menée ! A bride abattue, à toutes guides ! J'en ai crevé des montures. Tandis que maintenant je n'ai plus qu'une rosse efflanquée dans les brancards. Vais-je pouvoir pousser très loin en cet équipage ?

A vingt-cinq ans, j'ai voulu connaître le goût de l'aventure (il est salé) ; je me suis embarqué pour le Brésil, à la recherche d'un frère utérin que je n'avais jamais vu et je l'ai finalement rencontré dans une bourgade frontrière de l'Etat de Rio Grande do Sul. Il nous est apparu presque immédiatement que nous n'avions pas grand'chose à nous dire ; j'avais fait inutilement une longue traversée. Nous sommes convenus d'aller achever la journée dans un cinéma ; après quoi nous nous sommes quittés. Il m'arrive cependant de repenser à ce demi-frère brésilien, roux, d'allure sauvage.

Les autobus se succèdent sans que je m'en aperçoive.

Par beau temps, et lorsque je me sens au mieux de ma condition physique, je fournis l'effort d'aller à pied jusqu'à ce que l'on nomme le sectionnement, rue Raymond Losserand, ci-devant de Vanves. Je ne suis pas du tout opposé aux exercices corporels ; cela me dégourdit l'âme. Par surcroît, ces petits succès remportés, à bon compte, sur moi-même, me sont bien agréables. On a tort de croire généralement que je n'ai pas d'énergie morale. Et j'en viens à un autre aspect de la question : tout en lambinant, je réalise un bénéfice matériel d'un ticket. C'est un trait de mon caractère : je me suis toujours plu aux économies de bouts de chandelle.

A ce jeu, j'étais parvenu, en quelques semaines, à amasser ainsi, pas à pas, une bonne douzaine de tickets ; j'étais content... Mais, par malheur, alors que je me trouvais, il y a trois jours, sur la plate-forme

d'un autobus, une rafale a emporté un carnet presque intact que je tenais à la main. Je l'ai vu s'envoler, puis tomber sur la chaussée humide. Le receveur m'a dit avec flegme :

-- Ça arrive.

Oui, sans doute ; mais cela ne m'était pas encore arrivé. J'ai eu passagèrement l'impression d'être l'objet d'une grande injustice. A qui s'en prendre ? En tout cas, on a une drôle de façon de récompenser l'énergie morale, ici.

2

Il me faut une place sur la plate-forme, contre la rambarde, sinon je ne m'amuse pas.

Nous voilà partis...

L'avenue du Maine est large et bordée d'arbres qui ne sont ni des marronniers ni des platanes ; je n'en connais pas le nom. La plupart des constructions datent des années quatre-vingt-dix ; ce n'était pas l'âge d'or de l'architecture. Il y passe peu de gens. Dès la venue du soir, elle est dépeuplée tout à fait, et sinistre. Elle était naguère mal famée, dit-on. Esther y a toujours peur, un peu, même à mon bras. En résumé, c'est une avenue triste. Il est des avenues tristes, on ne saurait bien expliquer pourquoi ; de même qu'il est des personnes tristes... Non, je ne l'aime pas.

Sur une façade à loggias, il y a une plaque de marbre :

ANDRÉ LAMANDÉ
POÈTE ET ROMANCIER

A VÉCU DANS CETTE MAISON DE 1919 À 1933

J'ai grande honte d'écrire que je n'ai pas lu les œuvres de ce voisin ; je me répète souvent qu'il faut que je m'y mette.

HENRI CALET



les grandes largeurs

« Des souvenirs personnels, en poudre, en grains, des fragments d'histoire de France, des fraises des bois... voilà ce que l'on récolte en flânant à l'aventure dans Paris. En outre, si l'on fait attention vraiment, on perçoit à chaque pas la pulsation d'un grand cœur, sous sa semelle. »

Ce petit livre de « balades parisiennes » est peut-être le meilleur de Calet. En tout cas celui où il est complètement lui-même. Au hasard des rues, il nous offre son quatorzième arrondissement. Puis il remonte jusqu'aux Ternes de son enfance. Les souvenirs affluent. Quartiers pauvres où fleurissaient quelques irréguliers, n'hésitant pas à braver, à leur rang très modeste, les lois de la société. Quartiers riches visités, comme on s'offre une fête.

Paris change plus vite que le cœur d'un mortel, c'est bien connu. Devant Luna-Park transformé en terrain vague, la nostalgie monte à la gorge. Mais il suffit d'un rien, d'un vestige, pour que les souvenirs affluent. De même il suffit d'une ligne pour que l'on entende l'inimitable voix d'Henri Calet.

D'après *Les amoureux de la Bastille*,
Photo © Willy Ronis/Rapho



9 782070 701155



84-V A 70115

ISBN 978-2-07-070115-5

Extrait de la publication